



S'engager au PKK pour la libération des femmes ? Lecture critique d'une construction politique

Caroline Guibet Lafaye

► To cite this version:

Caroline Guibet Lafaye. S'engager au PKK pour la libération des femmes ? Lecture critique d'une construction politique. *Confluences Méditerranée*, 2022, 120, pp.185-205. 10.3917/come.120.0186 . hal-03703386v3

HAL Id: hal-03703386

<https://hal.science/hal-03703386v3>

Submitted on 30 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

S'ENGAGER AU PKK POUR LA LIBERATION DES FEMMES ?

LECTURE CRITIQUE D'UNE CONSTRUCTION POLITIQUE

Résumé : Les medias et les travaux universitaires ont porté un intérêt accru aux combattantes kurdes depuis les années 2000 sans toujours s'appuyer sur des données primaires. Afin de comprendre si cet engagement coïncide avec une quête réelle d'émancipation, nous avons réalisé une enquête de sociologie qualitative auprès de 28 combattantes du *Partiya Karkerên Kurdistan* (PKK). L'originalité de la recherche est double. Il s'agit, d'une part, d'aborder non pas la question de l'égalité ou des rapports de genre mais de l'émancipation et, d'autre part, de l'envisager non pas à partir d'une étude des discours officiels du parti mais des récits rétrospectifs des militantes. Cette perspective permet de saisir les limites de l'appropriation du discours de la libération et de sa portée dans les trajectoires individuelles d'engagement et les récits de soi des combattantes. Si le poids des rapports de genre dans la société patriarcale intervient dans les décisions d'engagement de la deuxième génération de militantes, la théorie de la Femme libre n'apparaît dans les discours des combattantes de la dernière génération.

Mots-clefs : PKK, théorie de la Femme libre, Kurdes, émancipation, féminisme martial.

Abstract: The media and academic research have taken an increasing interest in Kurdish women fighters since the 2000s without always being based on primary data. In order to understand whether this commitment coincides with a real quest for emancipation, we conducted a qualitative sociological survey with 28 female fighters of the *Partiya Karkerên Kurdistan* (PKK). The originality of the research is twofold. On the one hand, the question of emancipation rather than equality or gender relations is addressed. On the other hand, the paper is not based on a study of official party discourses, but on the retrospective accounts of the women activists. This perspective makes it possible to grasp the limits of the appropriation of the discourse of women liberation and its scope in the trajectories of commitment and in the self-narratives of women fighters. If the weight of gender relations in patriarchal society intervenes in the commitment decisions of the second generation of women activists, the theory of the Free Woman only appears in the discourses of the last generation.

Key words: PKK, theory of the Free Woman, Kurds, emancipation, martial feminism.

« En tant que femme, la liberté nous attire davantage, car dans la communauté, ce sont les femmes qui ont le plus besoin de liberté. » (Medya)

Introduction

L'histoire idéologique du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK - *Partiya Karkerên Kurdistan*) est traversée de moults rebondissements et ruptures. La principale, qui a donné lieu à de nombreuses défections, coïncide avec le changement de stratégie de 1993 et la première déclaration de cessez-le-feu. À cette occasion, le PKK abandonne l'objectif d'un État kurde indépendant ainsi que la poursuite d'une révolution démocratique nationale et d'une alliance avec le prolétariat des pays voisins – objectifs qui figuraient dans le premier programme du parti (İmset, 1993). D'une part, le « socialisme réel » est l'objet d'une âpre critique. D'autre

part, des catégories politiques telles que la classe, l'État et la dictature du prolétariat sont abandonnées et remplacées par des références de type culturel ou moral. Un nouveau discours s'élabore à partir de paradigmes, tels que la « lutte pour la liberté et non pour le pouvoir » dont les femmes sont désignées comme les principaux sujets (Öcalan, 2004).

Cette évolution s'explique notamment par la volonté d'éviter un nationalisme étroit à la suite de l'abandon du cadre marxiste classique. Dans cette perspective, les discours de « libération des femmes » et de « mission libératrice des femmes » prennent une place centrale. Le manque d'universalisme induit par l'abandon de l'instauration d'un « internationalisme prolétaire » se voit compensé par l'universalisme de la « libération des femmes ». Celles-ci sont constituées en « nouveau sujet révolutionnaire »¹ dans une logique qui pourrait refléter une instrumentalisation du paradigme de la libération des femmes, visant à ouvrir un horizon pour la lutte kurde, à un moment où s'essouffle le modèle marxiste de la lutte du prolétariat.

Parallèlement et au cours de la redéfinition de ce cadre idéologique, le rôle symbolique des femmes connaît une transformation. Les sources de cette redéfinition ont été puisées dans l'Antiquité, dans l'origine supposée des États ainsi que la relation symbiotique entre le pouvoir de l'État et la domination patriarcale². Se voit esquissé un âge d'or mythique et mythologique des Kurdes, en tant que société rurale matrilineaire à l'âge néolithique. Les Kurdes auraient évolué, dans l'Antiquité, au sein d'une formation sociale matrilineaire (Öcalan, 2001, p. 13, 16, 18, 21). Cette réinterprétation investit les femmes de raisons supplémentaires – que les hommes – pour lutter contre le patriarcat. Elles auraient ainsi historiquement un plus grand potentiel révolutionnaire (Çağlayan, 2012).

Cette relecture historique et mythologique conduit à une réinterprétation de la notion de classe dans celle de genre³ (Guibet Lafaye et Tugrul, 2022), de sorte que le PKK en vient à se définir comme le parti des femmes. Dès lors, la problématique de l'émancipation participe d'une inversion de l'idéologie originelle : les femmes doivent être libérées pour que la domination sociale soit abolie. Comme le souligne l'une de nos enquêtées Yekta, « tant que la femme ne sera pas libre, le Kurdistan ne pourra pas l'être ». Cette formulation, qui fait écho à la proposition d'Abdullah Öcalan selon laquelle la libération des femmes constitue une condition *sine qua non* de la libération du Kurdistan, traduit une inversion totale de la logique marxiste et fanonienne qui prévalait dans l'idéologie originelle du parti (PKK, 1978). La libération du prolétariat et des peuples dominés n'est plus le vecteur qui autorisera l'émancipation de tous les autres groupes sociaux opprimés dont les femmes. La proposition inverse donne désormais sens à la lutte « car [comme le souligne Yekta] le problème clef du système de l'esclavage, c'est la femme. Dès que ce verrou aura sauté, tous les autres problèmes se régleront. »

Toutefois et au-delà des évolutions idéologiques initiées par la direction du parti, il convient de considérer la place de ce motif dans les trajectoires d'engagement des militant.e.s. Le paradigme de la lutte révolutionnaire, nourrie de la lutte des classes, s'efface-t-il au fil du temps parmi les militantes ? Le motif de l'émancipation des femmes est-il le mobile qui convainc les femmes kurdes de rejoindre le parti ? Est-ce pour la défense des femmes qu'à travers l'histoire du parti celles-ci s'y engagent ? Comment le paradigme de l'émancipation des femmes se voit-il réapproprié par les combattantes ? Nous envisagerons ces questions en

¹ Sur le lien entre théorie de la révolution et existence d'un sujet révolutionnaire (voir Tronti, 1964). Sur la reconfiguration du sujet révolutionnaire au cours du XXe siècle, voir Hardt et Negri, 2000 ; Dorlin, 2017.

² « L'oppression de l'ensemble du peuple kurde provien[draien]t des colonisations turque, persane et arabe, qui auraient participé de l'instauration du patriarcat et de la « perversion » de la « personnalité » des femmes (Öcalan). » (Guillemet, 2017, p. 68)

³ « C'est-à-dire qu'au-delà de la lutte uniquement nationale, il y a aussi une lutte de classe. » (Lilas)

abordant d'abord la façon dont cette notion intervient dans les discours rétrospectifs des combattantes évoquant les motifs de leur engagement au sein du parti. Nous en soulignerons ainsi le rôle secondaire jusque dans les plus récentes générations de militantes puis nous montrerons que la quête féminine est plutôt celle d'un modèle alternatif de vie qui ne s'explicité dans les termes de la libération des femmes que grâce à une socialisation politique acquise au sein du parti.

1. Les combattantes du PKK

L'enquête que nous avons menée nous a permis de rencontrer 28 femmes cadres du PKK dont trois étaient désengagées du parti⁴. La recherche n'a pas été réalisée dans une perspective d'étude de genre⁵. Pour les détails méthodologiques de l'enquête, nous renvoyons à Guibet Lafaye et Tugrul (2021a). Conformément à notre étude des générations sociales d'entrée au PKK ou cohortes – les deux termes seront employés indifféremment – nous distinguons, à partir de l'enquête réalisée, trois vagues d'intégration dans le parti : la génération d'avant 1990 (G 1), la massification de l'engagement des années 1990 (G 2), la génération ayant rejoint le parti après l'arrestation d'A. Öcalan (G 3) (Guibet Lafaye, 2022a)⁶. D'un point de vue sociodémographique, treize de ces femmes sont issues d'un milieu rural. Cinq ont grandi dans une grande ville de Turquie à la suite de la déportation de leur famille vers l'ouest du pays. Quatre ont été élevées dans une grande ville du Kurdistan turc (*Bakur*, sud-est de la Turquie). Les femmes issues des villes ont souvent un parcours universitaire (Bésé, Alexia, Primevère), y compris parmi la G 1. Certaines sont proches de la gauche turque (Sarah, Bésé, Dicle). En revanche, les femmes issues de milieux ruraux (Victoria, Rewsen) ont intégré très jeunes le mouvement (Sofiana⁷, Lilas, Rojen, Yekta), en particulier parmi la G 2 d'enquêtée.s entrée dans la guérilla au cours des années 1990 (Guibet Lafaye et Tugrul, 2022). Ces dernières ont en général reçu peu d'éducation scolaire voire ont été écartées de la scolarité intentionnellement par leurs parents, en vue de leur réserver une place dans la vie traditionnelle familiale. Selon leur cohorte d'intégration, les femmes rejoignent la guérilla respectivement pour les trois générations à 22, 16,5 et 20,5 ans. Si le paradigme de l'émancipation des femmes est dominant dans l'image que produit de lui aujourd'hui le PKK comme « parti des femmes », il est pertinent de saisir la façon dont se formule cette question selon l'environnement social, l'origine géographique, le niveau d'instruction et la génération d'intégration des combattantes au sein du PKK.

Une première difficulté, relative à ce deuxième facteur, tient aux déportations forcées qu'a connues la population kurde du fait de la répression de l'État turc sur le *Bakur*. En revanche, la génération sociale au PKK semble être la variable pertinente dans la mesure où elle rassemble plusieurs dimensions caractéristiques. Parmi la G 1, les femmes ont le plus souvent grandi dans des villes. Elles sont fréquemment d'origine alévie du fait d'une plus grande liberté des mœurs et d'une politisation plus importante de ce groupe. La G 2 a été marquée par les soulèvements populaires au *Bakur* qui ont produit d'importantes vagues d'engagement au PKK, notamment d'individus très jeunes et d'adolescentes. Elle se caractérise également par la présence de la guérilla dans les villages. Les recrues féminines, souvent très jeunes, ont été faiblement scolarisées. Parmi la G 3, les femmes sont plus souvent issues des villes notamment parce que les familles kurdes du *Bakur* ont dû émigrer à la suite des politiques de destruction

⁴ Elles ont quitté le PKK entre 2004 et 2008.

⁵ Parallèlement à ces 28 femmes, nous nous sommes entretenu.e.s avec 36 hommes.

⁶ Ces résultats font écho à d'autres travaux comparables (Dorronsoro et Grojean, 2009).

⁷ Son frère avec qui elle faisait déjà la milice du village est tué. Elle rejoint la guérilla et reconnaît l'impact du facteur émotionnel dans son engagement.

systématique de leurs villages⁸. Origines géographiques et contextes sociaux ont une incidence sur les niveaux d'éducation des recrues. Çiçek, engagée en 1992, le résume simplement :

« Jusqu'à cette époque [1987], le PKK n'avait pas été autant socialisé, vous savez. Je veux dire que ces camarades féminines qui ont rejoint le PKK avant, qui étaient-elles ? Celles de Dersim, principalement des secteurs alévis, celles qui avaient fait des études, en partie à Amed [Diyarbakir]. C'est-à-dire celles qui étaient plutôt conscientes [conscientisées], c'était une participation consciente, par exemple. La moitié de ces camarades féminines qui ont rejoint le mouvement avaient été enseignantes auparavant ; elles constituaient un secteur éduqué. En fait, le PKK a été lancé là et s'est ensuite installé au Kurdistan naturellement ; c'est-à-dire une marche d'Ankara vers le Kurdistan, en fait Önderlik [Öcalan] a aussi reconnu cela comme une marche. À partir des années 1990, le PKK s'est socialisé à travers les *serhildan* [révoltes]. »

Concernant sa génération (G 2), Çiçek note : « Toutes les femmes de notre bataillon, nous étions très semblables les unes aux autres, disons des personnes d'origine paysanne. »

2. Se « libérer » comme femme : l'émancipation au prisme social et générationnel

« En tant qu'individu, en tant que femme, j'ai réalisé que je ne pouvais gagner ma liberté, ma liberté personnelle ou ma liberté nationale, qu'en faisant quelque chose au sein du PKK. » (Lilas, G 3)

Comment, parmi ces femmes, s'exprime le désir d'émancipation ? En quoi constitue-t-il une motivation revendiquée de l'entrée dans la guérilla ? Répondre à ces interrogations suppose de distinguer, autant que faire se peut à partir de récits rétrospectifs, d'une part, le(s) motif(s) originel(s) de l'engagement clandestin et, d'autre part, la revendication ultérieure et les justifications de la lutte portée par le parti dit des femmes.

Comme nous allons le voir en détail, le désir d'émancipation s'exprime différemment selon que les femmes sont issues de la ville ou de la campagne, selon la génération à laquelle elles appartiennent. De Sarah à Lilas, qui ont respectivement rejoint la guérilla en 1989 et en 2005, le paradigme de l'émancipation des femmes passe de son expression dans le vocabulaire de la lutte des classes et de l'émancipation du prolétariat à l'idée que le PKK est le parti des femmes⁹. Au fil des générations et de l'évolution idéologique du parti, la notion de classe se voit réinterprétée dans celle de genre¹⁰ et s'inscrit dans une inversion des priorités : il faut libérer les femmes pour que la domination sociale soit abolie, conformément à la thèse selon laquelle : « « Tant que la femme ne sera pas libre, le Kurdistan ne pourra pas l'être » (leader Apo). » (Yekta, voir introduction). Pour les plus jeunes (G 3), la jénéologie ou « science des

⁸ La G 3 a été plus souvent scolarisée.

⁹ « Along with the national [*struggle*], that's to say freedom of Kurdish people, the place where the women's struggle would be the most obvious, most striking, most considerable or most powerful was the PKK movement, the guerrilla, the mountain. Well, you read about many [*other*] movements up to now, you observe many movements or you hear about them; I mean, [*here*] the position of women is way more different. That's to say, beyond the service solely for a national struggle, there is also a *class struggle*. Here is a movement predicating on the women's struggle. In fact, for example, our Önderlik has always repeated this, and this is not about the theory or just a propaganda, you experience this reality in most stark terms: in other words, *the PKK is a women's party*. And when one witnesses this reality within the PKK... » (Lilas)

¹⁰ « C'est-à-dire qu'au-delà de la lutte uniquement nationale, il y a aussi une lutte de classe. » (Lilas)

femmes » s'est déjà déployée (voir Primevère) mais c'est un homme qui, dans notre enquête, explicite cette lutte comme « une révolution féminine » (Harun).

Les femmes de la G 1, plus politisées, ont elles-mêmes déjà fait l'expérience de formes d'émancipation via des études universitaires et une participation à des mouvements politiques. Loin d'être exclusivement motivées par l'émancipation féminine, elles poursuivent la révolution, dans une logique de lutte des classes, de lutte politico-sociale contre les injustices et les inégalités. La conjonction de ces facteurs s'orchestre dans les souvenirs de Bésé :

« Depuis ma jeunesse j'ai le désir de vivre différemment, de vivre une vie différente. Comment cela s'est fait ? J'étais différente depuis mon enfance, j'ai toujours été contre l'inégalité, l'injustice, j'ai toujours eu une sympathie pour les gens de gauche. L'Université technique du Moyen-Orient (ODTÜ) était l'un des endroits où se réunissait le plus de personnes de gauche. J'avais fait tous mes choix pour entrer dans cette école. Mon entrée à l'université s'est ainsi faite dans tout ce contexte-là. Je suis allée là-bas, pour prendre part à la lutte politique et sociale. Pour vivre une vie différente et non pas une vie normale éloignée de tout ça. J'y suis allée, ne voulant pas avoir une vie normale et éloignée de ça. Comme je l'ai dit, je n'avais pas beaucoup d'information sur la dynamique générale de l'époque... Mais quand j'y suis allée, il y avait bien sûr de nombreuses unités du PKK, des unités de jeunesse étudiante, peu à peu il s'est organisé dans la société. Dans les années 88, 89, il y a une prise de conscience dans la jeunesse, une profusion, leur discours trouvait un écho. C'est la période post-15 août [1984¹¹], c'était comme ça. [...] C'est pourquoi cette période était pour moi un moment où une nouvelle prise de conscience kurde a débuté, où la conscience kurde était reconnue, surtout sur le sujet des femmes, j'y étais très sensible. [...] C'était une combinaison de différentes choses, l'approche du PKK sur la lutte des femmes pour la liberté, celle du Leader (Önderlik), mais aussi la lutte nationale [...]. »¹²

L'imprégnation idéologique de la G 1 se retrouverait chez les femmes impliquées dans la guérilla iranienne à la même époque : le discours est celui des classes sociales associé à une critique de la bourgeoisie plutôt que de l'émancipation des femmes (Shahidian, 1997, p. 30). *A contrario*, la génération suivante de combattantes (G 2) reconnaît son ignorance des questions idéologiques, politiques, de genre. Les dispositions politico-idéologiques de cette génération contrastent radicalement avec celle de la G 1 où s'affirme une dimension idéologique plus forte (le marxisme-léninisme). Issue de ces jeunes filles kurdes des zones rurales, Yekta, entrée dans la guérilla à 17 ans en 1993, résume très simplement son engagement politique avant d'intégrer dans le parti : « Non, je n'étais pas du tout engagée. Je n'ai jamais connu de parti ou de formation en dehors du PKK. » De même, Sofiana, qui a rejoint la guérilla à 15 ans en 1993, reçoit sa formation sur la question de la libération féminine au sein de celle-là¹³. Alors que nous n'avons pu rencontrer que très peu de femmes de la G 1, à la fois parce que leur nombre était moindre que celui des guérilleros mais également parce que beaucoup d'entre elles ont été tuées, les témoignages au sein de la G 2 sont innombrables concernant leur ignorance de la question de la libération de la femme¹⁴. Sur ce plan, Sofiana est parfaitement explicite :

« Nous disions [que] nous devrions y aller immédiatement. Le Kurdistan n'était pas encore libéré, nous devrions [nous engager] le plus tôt possible pour pouvoir participer. À l'époque, notre seul objectif était de libérer le Kurdistan. En d'autres termes, nous ne comprenions pas

¹¹ Date de la première attaque par le PKK des forces armées turques.

¹² Voir aussi Sarah.

¹³ Tel est également le cas de Soraya qui est entrée dans le mouvement en 1991 à l'âge de 24 ans.

¹⁴ N = 14 pour la G 2.

encore très bien les questions de démocratie, de droits des femmes et de droits de l'homme. »¹⁵

Nombre d'entre elles, qui ont intégré la guérilla en moyenne à 16,5 ans, avouent légitimement leur faible connaissance de ces problématiques politiques, imprégnant fort peu les zones rurales traditionnelles et patriarcales dont elles sont majoritairement issues. Font écho à Sofiana l'exposé des motifs qui ont poussé Rewsen, Çiçek, Gentiane, Rojen, Besté, Lilas, Soraya, Viyan vers la résistance kurde. Pour la G 2, le contact avec la théorie de la Femme libre¹⁶ vient *une fois* l'engagement acquis, *au sein de la guérilla* dans les formations reçues par les combattants des deux sexes (voir Flach, 2003, 2007)¹⁷.

Au cours des années 1990, se conjuguent plusieurs facteurs conduisant à la promotion de la femme, dans un but stratégique, au sein du parti. Certains cadres masculins de la G 2, initialement proche de la gauche révolutionnaire turque et sensibles aux questions féministes rappellent les conditions très spécifiques des années 1991-1992. À cette période et du fait de la répression turque, la guérilla connaît un afflux massif de femmes constituant, pour le parti, un nouveau phénomène à gérer. Ces cadres ne manquent pas de souligner les réticences qu'il suscite chez les combattants et les formes de discrimination imposées aux femmes (voir Harun, Meddiyar¹⁸ en

<i>Pseudonyme</i>	<i>Sexe</i>	<i>Âge</i>	<i>Cohorte</i>	<i>Années d'engagement</i>	<i>Âge d'entrée dans le parti</i>
Sarah	F	50	G 1	1989	23
Bese	F	48	G 1/G 2	1989	21
Soraya	F	49	G 2	1991	24
Dicle	F	46	G 2	1993	23
Mizgin	F	44	G 2	1993	21
Beste	F	43	G 2	1990	18
Shilan	F	42	G 2	1992	17
Çiçek	F	42	G 2	1992	16
Hayet	F	41	G 2	1991	14
Vickie	F	40	G 2	1990	13
Nujin	F	40	G 2	1992	12
Irène	F	40	G 2	-	-
Rewsen	F	40	G 2	1992	14
Sofiana	F	38	G 2	1993	15
Gentiane	F	38	G 3	2001	23
Yekta	F	37	G 2	1993	17
Medya	F	37	G 2	1992	13
Alexia	F	34	G 3	2003	21
Rojen	F	34	G 3	Début des 2000's	17
Victoria	F	34	G 3	2004	22

¹⁵ Voir aussi Rewsen (G 2).

¹⁶ L'Académie de Mahsum Korkmaz, créée en 1986, constitue la première expérimentation du projet politique, visant à appliquer le nouveau système de genre de « la Femme Libre » et de « l'Homme Nouveau » (Guillemet, 2017, p. 68).

¹⁷ Nous verrons que ces étapes sont en revanche très différentes dans les années 2000 où la théorie de la Femme libre est déjà connue hors du parti et bénéficie d'une diffusion plus large.

¹⁸ Meddiyar : « Nous avons eu quelques problèmes après notre engagement. Ce que nous avons lu et notre expérience de la réalité ne correspondaient pas. L'approche envers les femmes, notamment au Botan, toutes les camarades couvraient leurs cheveux, nous étions rassemblés avec les camarades masculins, cette situation a créé du conflit. Nous nous sommes disputés avec la direction, nous demandions une explication. Ils nous ont répondu que nous avions tout appris dans les livres et que la réalité ne ressemblait pas aux livres. Ensuite nous sommes venus ensemble et nous avons encore débattu. »

Olga	F	33	G 3	1999	16
Berivan	F	32	G 3	2013	28
Lilas	F	31	G 3	2005	20
Berbiheyv	F	-	G 3	2005	-
Coline	F	30	G 3	2009	23
Viyan	F	27	G 3	2009	19
Idra	F	23	G 3	2013	19
Primevère	F	22	G 3	2013	19

Annexe 2). Conscient de l'intérêt que cet engagement féminin pouvait présenter, Öcalan développe une théorie visant à faire accepter aux combattants masculins la présence féminine ainsi qu'à canaliser les forces féminines à travers la constitution de groupes armés non-mixtes. Il esquisse les théories de la Femme libre et de la libération de la femme, œuvrant également ainsi à l'acceptabilité sociale de la participation des femmes à la guérilla. La première théorie préconise de travailler à construire une nouvelle personnalité, celle de « la Femme Libre », pour se libérer des structures patriarcales qui oppriment les femmes et libérer ainsi l'ensemble du peuple kurde (Öcalan, 1992a, 1992b, 1993). Ces théories répondent alors à plusieurs nécessités à la fois stratégiques et pragmatiques dans la lutte contre l'État turc.

Sur le plan théorique, d'une part, A. Öcalan développe une réappropriation stratégique de l'*ethos* féminin et du positionnement social des femmes au service d'une lutte plus globale. Ainsi il estime que « toutes les femmes sont en colère. Toutes ont faim et sont pauvres. Il est possible d'en faire des rebelles en utilisant toutes sortes de méthodes » (Öcalan, 1992a, p. 101-102, p. 253) La colère des femmes s'avère susceptible d'être instrumentalisée, canalisée. Il s'agit de lui trouver un débouché dans la guérilla, dans un contexte où pourtant la structure patriarcale est un vecteur d'aliénation des femmes. Cette contrainte est en particulier notable dans les zones rurales au sein desquelles la guérilla cherche un soutien dès les années 1980. Ceci explique qu'à la même époque Öcalan produise une critique des structures familiales patriarcales traditionnelles, du statut subordonné des femmes au sein de la famille ainsi que des rôles de genre qui associent les femmes au *namus* [honneur¹⁹] et assignent aux hommes le devoir de le protéger (Çağlayan, 2012). La promotion de l'émancipation des femmes s'inscrit dans une logique d'instrumentalisation par Öcalan de la question de la femme dans le cadre de la transformation structurelle et idéologique du parti, s'engageant dans l'abandon de la lutte pour un État kurde indépendant, à la suite de l'arrestation de son leader en 1999. La justification de cette évolution passe par la critique de la forme même de l'État. Associé au patriarcat et à la propriété privée, il se voit déconstruit et critiqué afin d'être remplacé par un cadre idéologique bâti autour d'une valorisation du matriarcat, de l'émancipation des femmes et de la vie communautaire (où se trouve *de facto* abolie la propriété privée). Öcalan construit un cadre idéologique systématique et totalisant, dont le pouvoir de conviction est reflété par son assimilation dans les discours des militants, hommes et femmes, du PKK (voir Rojen, Bésé).

Dans le contexte du conflit avec la Turquie, A. Öcalan a investi les femmes kurdes d'un pouvoir et d'un devoir de libération de leur peuple impliquant l'accès à la violence politique. Le jeu de réciprocité ou de miroir entre la libération de la femme (kurde) et la libération des Kurdes contribue à la redéfinition du PKK comme parti des femmes²⁰. Un travail théorique

¹⁹ Notion liée au contrôle de la sexualité des femmes (voir Çağlayan, 2012).

²⁰ « La libération des femmes est la libération du Kurdistan ; c'est même la libération des hommes. Il me semble que la relation des hommes aux femmes est semblable à celle d'un occupant. [...] Le niveau de liberté des femmes est aussi le niveau de liberté de la société qui, à son tour, est la liberté du pays. » (Öcalan, 1999, p. 27) Les propos des enquêtées sont le strict écho de cet extrait. Ainsi Lilas considère que : « Apart from the national feelings, apart from the National Liberation Struggle, as an

développant un cadre de légitimation a ainsi été produit dont il n'est pas certain qu'il ait précédé la mobilisation des femmes lors des soulèvements de 1992. A. Öcalan estime ainsi que :

« c'est peut-être difficile, mais les femmes qui s'engagent dans l'armée font le pas le plus radical vers l'égalité et la liberté. Si nous ne pouvons pas être aussi grands que la situation l'exige, nous nous ferons disparaître. Car aucune armée ne l'a jamais fait. Si nous faisons cela, la solution radicale suivra. C'est-à-dire, pas seulement comme instrument de guerre, pas même pour une personnalité libérée, mais pour atteindre une personnalité vivante. » (Öcalan, 1999, p. 176)

Un cadre idéologique – qui doit répondre aux réticences de l'attachement traditionnel et patriarcal au *namus* – est ainsi produit. Néanmoins il convient de ne pas surévaluer l'incidence de ce cadre idéologique face à d'autres médiations, telles que la circulation des images populaires des combattantes dans la montagne, lesquelles ont eu pour effet d'appeler et de placer une pression sur les Kurdes, dans les années 1990, pour rejoindre la guérilla (Yalçın-Heckman et van Gelder, 2000). « Le fait que des jeunes femmes soient tuées dans des affrontements armés a également été un facteur émotionnel de la mobilisation politique de la société. Des chansons épiques sur des jeunes femmes mortes dans des affrontements armés ou célèbres pour leurs efforts politiques sont devenues populaires parmi la population. »²¹ (Yalçın-Heckman et van Gelder, 2000)

L'accès à la violence politique devient voire se trouve construit comme le vecteur de l'émancipation des femmes²². Cet accès fait l'objet d'une réappropriation dans le discours de combattantes comme Shilan : « La guerre s'impose comme une obligation pour la libération de la femme de la domination masculine. » Sur le plan pratique, d'autre part, à partir de la fin des années 1980, les combattantes s'organisent en *mangas*, *i.e.* en groupes de 5 à 6 femmes vivant et luttant seules dans les montagnes, comme nous le verrons en détail ultérieurement. Néanmoins les évolutions structurelles du parti au cours des années 1990 sont marginalement connues dans les villages du *Bakur*, si ce n'est via les discussions avec ces combattantes dans les villages favorables au parti. Les récits rétrospectifs attestent de ce que la propension des femmes – des jeunes filles – à rejoindre le PKK est motivée par bien d'autres considérations que le souci de l'émancipation des femmes.

3. Pourquoi rejoindre la guérilla quand on est une femme ?

3.1 INTERSECTIONNALITE ET REFUS DES DOMINATIONS MULTIPLES

Le premier de ces facteurs tient bien évidemment à la répression perpétrée par l'État turc contre la minorité kurde²³. Il s'agit prioritairement d'œuvrer à la libération du peuple kurde comme le rappelle Medya, engagée en 1992 à 13 ans :

individual, as a woman [I realized that] I see myself within the PKK or I realized that I could only gain my freedom, my personal freedom or my national freedom, through doing something within the PKK. An example, for instance, I began to work [*militate*] at the age of 15. I took part in political activities in Turkey too. However, due to the oppression exercised by the enemy, you're not able to do much stuff. For example, after having exercised activities for three years, I was grabbed in the middle of the street and put into prison. »

²¹ Voir Coline (G 3) qui reconnaît avoir été influencée par l'aura des femmes de la guérilla. Voir aussi Lilas.

²² Cependant plusieurs d'entre elles, issues notamment de communautés aléviées, soulignent la présence d'armes déjà au sein de leur famille et la capacité des femmes à les utiliser de façon défensive.

²³ Ce motif étant partagé par les hommes.

« Quand je me suis engagée ici, au début je voulais libérer ma nation. Les gens qui sont invisibles pour l'ennemi depuis des années, je voulais les libérer. Les sauver de l'oppression, les sauver de la mort et des massacres, les traiter comme des humains. Ma participation était sur ce fondement. Je veux dire rejeter le système. Je ne pouvais pas être d'accord avec ce système, donc je me suis venue ici et j'ai adhéré. »²⁴

La G 2 (Vickie, Sofiana, Dicle, Nujin) insiste sur la violence de l'État face à laquelle on ne pouvait pas ne rien faire. Les femmes, comme les hommes, font le récit de la venue de l'armée dans les villages, de la répression des hommes, des révoltes et soulèvements de l'époque (*serhildan*), des martyres dans leur famille, des émotions éprouvées à ces occasions. De ce point de vue, les motivations – du fait du contexte – ne diffèrent pas d'un sexe à l'autre ni ne placent au premier plan la question de l'émancipation chez les femmes. Bien souvent les jeunes femmes de la G 2 évoluent dans des villages acquis au parti, sont environnées de membres de la guérilla voire ont des familiers qui l'ont rejointe. La distance à l'égard de toute théorie de la libération de la femme se lit dans les propos de Çiçek, qui a intégré la guérilla en 1992 à 16 ans. Interrogée sur les raisons de son engagement, elle souligne :

« [le mien] n'était pas une participation très consciente. Ils utilisent le terme "*serhildan* participation" pour ce genre de participation. Ce qu'ils appellent "*serhildan* participation" est en fait une participation pour le patriotisme en même temps. C'est aussi la raison. La raison reposait sur des sentiments patriotiques, comme "Oui, nous sommes un peuple ! – je le savais bien – et en tant que peuple kurde, nous sommes des esclaves." »

Dans certains cas, ces femmes sont également motivées par un refus de la société patriarcale (comme Medya). Cependant, les entretiens rétrospectifs permettent de saisir comment au fil du temps les femmes de la G 2 se réapproprient le discours de l'émancipation. Cette réappropriation s'opère dans les termes de la théorie développée par A. Öcalan dès la fin des années 1980²⁵. Famille et État sont conçus sur le même modèle d'une domination unilatérale où les femmes sont en position subordonnée. Évoquant le sens de sa participation à la guérilla, Rojen qui a rejoint à 17 ans la guérilla au début des années 2000, considère que :

« Participer signifie lutter. La participation signifie la rébellion en fait. Je veux dire que vous levez le drapeau de la rébellion. Vous vous révoltez contre vous-même au début, et cette rébellion se retourne contre cette mentalité. Par exemple, c'est contre ton père, contre l'État. En fait, le père est le petit État, à la maison je veux dire. Le père plus l'État, rien d'autre. Mais un tel système existe. L'État domine le père, le père domine la mère, la mère domine les enfants et les enfants dominent leurs enfants. Si une telle idée existe, que devez-vous faire ? [Ce que vous ferez], vous le ferez en luttant ».

Ainsi la question de l'émancipation des femmes prend place, du point de vue féminin, dans une logique plus compréhensive et se distingue, en ce sens, de certains mouvements féministes

²⁴ Medya : « What was the meaning of joining to the party for you? - Of course, at first to be able to liberate a nation, to be able to save a nation from slavery, to be able to make people stand on their feet. My first purpose was for freedom. I mean... » Voir également Sofiana, Çiçek, Gentiane.

²⁵ Bésé (G 1/G 2) rapporte que pendant ses études supérieures, à la toute fin des années 1980, les camarades sympathisants d'Öcalan lui « ont donné les analyses de l'*Önderlik* quand j'étais à l'université, une analyse sur la Femme et la Famille. J'ai appris plus tard que c'était sa première analyse et qu'il l'avait écrite en 1987. Je l'ai lu... En lisant, j'ai remarqué la forte critique de la masculinité, de la féminité, de la vie elle-même. Dans l'analyse, un parallèle était fait entre l'État et la famille. Il était dit que chaque famille était en fait le noyau de l'État. Le père représente l'État, et *pour que les femmes évoquées dans ces analyses soient libérées, il ne devait pas y avoir de propriété, elles ne doivent pas appartenir à l'un ou l'autre.* »

occidentaux ne remettant pas en cause le capitalisme ni la structure même de l'État²⁶. En outre, il convient de souligner le caractère pluridimensionnel des motivations qui conduisent les femmes vers la guérilla²⁷. Il soulève la question de l'intersectionnalité de l'engagement féminin. La trajectoire de Rojen, combattante de la G 3 chez qui le souci de l'émancipation des femmes s'affirme le plus fortement²⁸, est éclairante :

« C'était surtout les incidents dont j'étais témoin [qui m'ont conduite à rejoindre le parti]. Je veux dire qu'à cette époque, j'ai pris la décision moi-même. J'étais très jeune [17 ans] mais j'ai pris cette décision et j'y suis allée. Considérant que je suis une femme, que je suis kurde, si je n'ai pas de liberté, si je n'ai pas de droit dans ce pays, dans cette société, alors si je reste [dans mon village], mon destin sera comme celui de ma mère. Et demain, le destin de mes enfants sera comme le mien aussi. J'ai pris la décision de ne pas laisser ces choses arriver. Je veux dire que le PKK ne m'a pas trouvée, je suis venue au PKK en fait. J'ai fait des recherches sur le PKK, je me suis demandée sur le PKK "qui sont-ils, qu'est-ce que c'est vraiment ?" Je veux dire, par moi-même lentement jusqu'à cet incident, ce massacre à l'école, le martyr de mon oncle. Ces incidents ou les autres côtés, ma mère et mon père, l'environnement était comme ça en général. Ce n'est pas seulement un problème homme-femme, mais ce qui était vécu dans la société en général, en fait dans la société turque aussi beaucoup. Si je disais : "Je ne l'ai vu que dans la société kurde", cette distinction serait fausse. »²⁹

L'engagement des femmes dans la guérilla est donc loin d'être exclusivement mû par le souci de l'émancipation féminine. L'interpréter comme un processus allant de la théorie, de l'idéologie à l'engagement, dans une logique monocausale en hiérarchie descendante serait réducteur. Les expériences individuelles touchant les femmes (*i.e.* des mariages précoces³⁰, des discussions avec des camarades combattantes, l'interdiction de scolarisation par le père, la volonté familiale notamment de la mère d'assigner sa fille à son rôle de future mère de famille pour la soustraire à la guérilla³¹, les scènes d'humiliation de leurs pères par des militaires turcs) jouent un rôle fondamental de catalyseur dans les démarches vers le parti ainsi que dans la réappropriation ultérieure du discours de l'émancipation. En ce sens, il convient de dissocier cette réappropriation postérieure des motifs initiaux de l'engagement, quand bien même ces expériences, intuitivement vécues comme injustes et discriminantes, entrent *a posteriori* en résonance avec la théorisation de l'émancipation. Ces expériences, qui peuvent renvoyer au

²⁶ « C'est pour cette raison qu'avec ces questions, nous avons l'habitude de dire "l'État est un système" mais lorsque nous évaluons le monde jusqu'à présent, l'État n'était pas vraiment la solution. Ce n'était pas un État démocratique à l'époque, le système étatique n'avait pas de système de coprésidence. Mais dans la modernité démocratique, dans le confédéralisme démocratique, il y en a un. Il y a une coprésidence dans la nature des Kurdes, dans la nature des femmes. » (Rojen)

²⁷ Voir Besté, engagée à 18 ans en 1990, Primevère, engagée à 19 ans en 2013.

²⁸ Rojen : « *The main reason of participation was within the family frame already.* Because, there was a certain awareness of patriotism in the family, it was a model for the younger ones. Also the difference between father and mother, the thought of man and women discrimination a bit in the general society, not only within the Kurdish society, this exist within the entire Turkey society I mean *seeing women as second class being* or when you look at through a power logic, there is such approach as well, therefore this conflict occurs in childhood years. »

²⁹ On retrouverait des arguments comparables chez les femmes de la G 2, telles Rewsen et Sofiana. Victoria évoque une « rage intérieure » face à la répression.

³⁰ Les propos de Yekta constituent un exemple typique de réappropriation où ce qui fait sens pour elle autorise une intériorisation et une réappropriation d'un discours extérieur, idéologique formulé par le leader du parti.

³¹ Voir Çiçek et Shilan.

statut spécifique du féminin dans les sociétés traditionnelles, sont instituées, dans les récits rétrospectifs, comme la médiation fondamentale dans le processus d'engagement³². La suite du témoignage de Rojen s'interrogeant sur sa condition est claire :

« Pourquoi cela ? Parce qu'il y a cette perspective, cette mission qui vous est imposée, vous n'êtes qu'une esclave. Vous pouvez seulement faire un travail de nettoyage, vous vous restez à la maison, vous travaillez du matin au soir, après vous rentrez chez vous. Il n'y a rien d'autre. C'est juste à propos de ma personnalité. C'est vrai, au début j'avais ce conflit personnellement. Mais plus tard, quand j'ai fait des recherches, j'ai vu que c'était un problème général de la société. »

Poussées par des motivations idéologiques (G 1) ou de répression (G 2), les femmes, une fois entrées dans le parti, font l'expérience d'un phénomène d'entrée en résonance, jouant comme un biais de confirmation d'une situation anormale et injuste. La violence dont Berivan (G 3) est témoin voire victime, en tant que femme, finit par prendre sens et devenir intelligible en termes de domination de genre et de classe après qu'elle a suivi les formations du parti³³. Ce phénomène de confirmation rétrospective n'intervient qu'une fois que les femmes ont intégré la guérilla. Antérieurement et placées devant la question « que faire ? » face à la répression généralisée des années 1990 au *Bakur*, aux soulèvements populaires et aux engagements massifs dans le parti, les femmes se demandent comment elles peuvent agir *en tant que femmes* dans ce mouvement social³⁴. Comme l'évoque rétrospectivement Shilan, qui a rejoint le parti

³² Ce processus d'institution d'une scène originelle comme médiation fondamentale de l'engagement se retrouve également dans les récits des combattants.

³³ « En tant que femme, l'une des questions que tu te poses le plus est la suivante ; pourquoi les femmes sont comme ça ? Ou qui es-tu vraiment, qui es-tu ? Pourquoi tu es comme ça ? Pourquoi toute cette violence est dirigée contre toi en tant que femme ? Pourquoi c'est envers toi ? Ce sont les premières questions que tu te poses au moment où tu commences à mener des activités. Car tu réalises toute la valeur attribuée à la femme dans le mouvement. Par exemple dans l'organisation tu peux le voir, la femme est valorisée dans le Parti. Mais toi, même si tu n'as pas subi de violence dans ta famille ou vécu ta vie comme tu le souhaitais, tu n'étais pas valorisée en tant que femme. Par exemple tu peux le voir dans l'organisation, après ça commence, ces questions viennent à toi ; "qui es-tu vraiment ?". »

³⁴ Medya : « My participation in the freedom frontier was mostly on the basis of what we have lived in community; the annihilation and denial policies of Turkish state on Kurdish community. That caused us to decide and participate for freedom. As a woman, freedom attracts us more, because in community especially women need freedom the most. Therefore, it attracts a person. Kurds exist, Kurdistan is invaded, the enemy denies it. In addition, the enemy dishonors you every day; arrests your people, kills them in front of your eyes. That caused you to make a right decision for yourself and for serving the community. For that, the most radical and attractive movement to save the community was the PKK. It attracted a person on this matter. Freedom frontier, humanitarian frontier, the frontier that you can grow humans. The one that attracted me was the PKK. In the beginning, we didn't know the PKK that much, we knew the basis, "they are Kurdish, they fight on the principles of Kurdishness". Therefore, it attracts a person. It attracted me. That caused us to make the right decision. Actually, to make this decision, *you need to read a lot*, you need to follow the agenda, because if you join, the conditions in the mountains are very hard; can you endure it or not, you need to consider all these not to be in a quandary. You need to make a conscious decision, not to be emotional, because you are joining a tough war. This lets you to *shape your personality*, to grow it. In the beginning, I joined when I was 13 years old. I mean even if a 7 years old kid who sees the annihilation implemented on Kurds can make a decision. The age isn't important. What you see causes you to have a quest. You cannot accept and live the current life you have. Therefore, a movement attracts you always, so the best course of action was joining the PKK. There were difficulties; the important thing is how *you improve your personality in the difficulties*. Should I continue question by question? » Berivan : « Comme tu ne peux pas vivre comme tu le veux, tu es obligé de trouver une autre voie. Les rangs du PKK étaient, pour moi et dans ma quête, le lieu le plus proche pour changer la société et être vraiment utile à la

à 17 ans en 1992, elle « voulais[t], en tant que femme à cette époque, être impliquée à la fois dans la guerre et dans la société avec [s]on identité de femme. »³⁵ Avant de poursuivre leur émancipation, elles s'interrogent sur la façon dont elles seront les plus utiles. Cette approche demeure y compris dans la G 3, à une époque où la théorie de la Femme libre a connu une diffusion massive dans le monde kurde. Or ces femmes considèrent que là où elles seront les plus utiles, c'est dans une lutte qui est d'abord celle des Kurdes, en l'occurrence portée par le PKK (voir l'incipit de Lilas supra)³⁶. Cette démarche et cet *ethos* se trouvent explicités par Olga, engagée pourtant tardivement en 1999 à 16 ans :

« À cette époque, je me disais : "Si je sers cette organisation... alors il ne nous restait qu'un moyen, une méthode pour servir, c'était la lutte armée." Je me suis engagé dans la lutte armée pour me faire exister. Et quand j'ai adhéré, au tout début, ma décision était fondée sur le fait d'être une réponse par une action [armée], même si cela n'avait été qu'une seule action. Mais ensuite, plus tard, j'ai pensé que ça ne serait pas suffisant, qu'il ne serait pas possible d'y parvenir [d'être une réponse] sans avoir une formation idéologique, une perspective philosophique, sans me renforcer en termes organisationnels et sans m'organiser en profondeur. »³⁷

Conscientes de leur identité ethnique et de genre, les femmes participent à la lutte pour le peuple kurde et contre l'oppression (la domination sociale pluridimensionnelle). Leur démarche n'a rien d'un projet individualiste d'émancipation. Bien au contraire, cette émancipation passe par une dissolution de l'individu dans le collectif. Bien même l'adhésion et

communauté. Le PKK est l'endroit où je peux accomplir ça, surtout en tant que femme ! Tu es confronté à toute type de violence dans la société, pas seulement physique mais spirituelle, physique, mentale. Tu cherches quelque chose pour combattre ça en tant que femme, c'est ce qui te fait chercher autre chose, c'est pourquoi tu choisis ce que tu vois à proximité. » Voir aussi Rojen : « *what were the questions that you had in mind when you got involved to the struggle? What pushed you to the struggle?* - What pushed me to the struggle? Actually it was freedom itself. What is freedom really? Or I say as a woman how can you break down the destruction that made by a man? While you are breaking it, I mean when you are struggling with this, what kind of difficulties you may face? What kind of willpower you should have against the difficulties? You, as a woman, how can you lead? For example there are these questions and thousands of similar questions in one's mind. »

³⁵ Interrogée sur ce qu'elle voulait faire dans le mouvement à l'époque, Shilan répond : « Je voulais, en tant que femme à cette époque, être impliquée à la fois dans la guerre et dans la société avec mon identité de femme. L'*Önderlik* a étudié l'oppression millénaire contre les femmes qui nous amène jusqu'au Néolithique. À cette époque, l'*Önderlik* dit que les hommes chassaient et ne s'occupaient pas de la maison. Quant aux femmes, elles s'occupaient des enfants et de les nourrir par leur récolte dans la nature, elles les faisaient vivre. L'*Önderlik* évoque le Néolithique. Les femmes du Néolithique. Les femmes du PKK ont pour but de *créer un modèle social de genre égalitaire* en ravivant cette activité des femmes du Néolithique. Pour toutes les femmes du monde bien sûr. Elles veulent mettre en place cette idée dans la communauté. Le travail des femmes kurdes héroïques et celui de toutes les femmes héroïques du monde nous a maintenus jusqu'à aujourd'hui. Mais ce n'est pas visible. La domination masculine le cache, le couvre pour que cela ne soit pas vu. Personne n'a révélé ça. Mais les personnalités comme le leader *Apo* comme Leyla Kasim essaient de rendre visible ce travail dans la société. L'*Önderlik* fait un tel effort pour les femmes. C'est pourquoi, il y avait une mère de deux enfants, elle s'est immolée pour l'*Önderlik*. Ce que je veux c'est prendre en compte cette base et faire avancer la lutte des femmes sur tous les terrains. »

³⁶ « En tant qu'individu, en tant que femme, j'ai réalisé que je ne pouvais gagner ma liberté, ma liberté personnelle ou ma liberté nationale, qu'en faisant quelque chose au sein du PKK. » (Lilas)

³⁷ « Si je voulais être utile dans le mouvement, il me restait une seule voie, une seule méthode. C'était la lutte armée. *Je me suis engagée dans la lutte armée à cause de la conscience de me faire exister* et à la première étape, au moment de mon arrivée, même une seule action, une seule journée et le fait que j'ai adhéré étaient une réponse. »

l'appropriation du paradigme de l'émancipation des femmes s'explicitent plus nettement dans les plus récentes générations, il intervient le plus souvent de façon secondaire dans l'ordre des motivations des femmes, s'engageant dans la guérilla du PKK. Cette subordination est récurrente d'une génération à l'autre, et jusque dans la G 3 comme en témoignent Lilas et Viyan, respectivement engagées en 2005 et 2009³⁸. Cette dernière, entrée à 19 ans dans le parti, évoque ainsi les questions qui ont présidé à son engagement :

« À quel point dois-je m'impliquer dans cette lutte et où ? Pourquoi cette lutte dure depuis tant d'années. Pourquoi elle est apparue, pourquoi a-t-elle débuté de cette manière ? Quelle est la place de la femme dans celle-ci ? Celle des jeunes ? Des étudiants ? Tu te poses toutes les questions qui te viennent à l'esprit. Ensuite tu te demandes ce que tu peux faire en tant que Kurde, en tant que jeune kurde, en tant que femme kurde, comment puis-je m'impliquer, m'améliorer et m'engager. Je ne me suis engagée en me posant ces questions. »

Il s'agit pour Viyan de « contribuer à la lutte de libération kurde, et en tant qu'individu, acquérir davantage de liberté. Parce que les individus avaient beaucoup de problèmes à ce sujet, en tant que femme aussi, je pense que nous avons de graves difficultés en termes de liberté sur le plan individuel. [...] Je voulais aussi contribuer à la libération de la société et participer au combat de libération du peuple kurde. » En somme et jusqu'aux plus récentes années, l'émancipation féminine n'est aucunement le motif premier de l'engagement des femmes au sein du parti, quand bien même celles-ci, dans une lecture rétrospective de leur trajectoire, se réapproprient ce mobile. Le paradigme de la libération de la femme n'est donc évoqué que très tardivement dans les incitations à l'engagement des combattantes³⁹. Dans notre enquête, il n'apparaît qu'avec Coline qui s'engage en 2009. L'imprégnation et l'appropriation de la question du genre, notamment explicitée en termes de « guerre de genre », n'interviennent que dans les propos de cadres impliqués dans les années 2000. Toutefois y compris pour cette génération, la socialisation à la question de l'émancipation des femmes s'opère toujours au sein du parti lui-même plutôt que le paradigme ne constitue une force d'attraction, en tant que telle, vers la lutte clandestine⁴⁰. De même, l'occurrence de la jénologie ne point que dans l'entretien, avec la plus jeune des enquêtées (Primevère). Aussi surprenant soit-il le motif de la lutte des classes qui traversait le discours et les motivations des femmes de la G 1 se retrouve également parmi la G 3, notamment dans les propos de Viyan⁴¹.

³⁸ Alexia reconnaît qu'en tant qu'Alévie, « nous n'avons pas vraiment vécu au sein de la communauté kurde, nous vivions dans un environnement restreint dans la société turque en tant qu'alévis, un peu fermé, centré sur lui-même, en pensant à lui tout le temps... Mais nous avons adopté des habitudes en conséquence, par exemple tu es plus individualiste, tu es à la recherche d'ascension. Tu n'es pas sociable, tu es individualiste. Quand tu veux t'élever en tant qu'individu par exemple, et j'y ai été confrontée après m'être engagée au PKK, tu dois grandir avec la communauté et les gens autour de toi. Tu veux quelque chose, obtenir une compétence, tu dois faire en sorte que celui d'à côté l'obtienne aussi. Tu ne peux pas t'élever comme ça ici. Il y a une collision, après avoir rejoint le PKK nous avons dû livrer une bataille aux caractéristiques que nous avons acquises à l'école publique. »

³⁹ La G 3 compte N = 12.

⁴⁰ Ainsi Gentiane, qui a rejoint le parti à 23 ans en 2001, déclare : « Une fois que tu rejoins l'organisation et que tu apprends à connaître la vie au sein de l'organisation, notamment en tant que femme, rejoindre cette organisation et voir l'essence de la lutte, en termes de libération de la femme, c'est une guerre de genre. Un combat contre le système. Quand tu prends part à un mouvement de femme, c'est très gratifiant sur tous les aspects. Je suis à la fois sur le terrain militaire et politique. C'est très gratifiant pour moi. Je prends part à cette lutte dans toutes ses dimensions, en tant que femme et en tant que membre. »

⁴¹ Explicitant ce qui légitime sa lutte et celle de ses camarades, Viyan avoue : « De nombreuses choses, d'abord, notre combat n'est pas seulement militaire, il a commencé en tant que lutte de libération

Plus qu'un combat pour l'émancipation, il s'agit pour les femmes d'embrasser une lutte triplement intersectionnelle touchant les Kurdes, minorité ethnique subissant des conditions de vie plus dégradées que les Turcs, et une lutte contre la domination patriarcale, fidèles en cela à la tradition marxiste, ethno-nationaliste puis féministe du parti (voir Yüksel, 2006 ; Çağlayan, 2012, p. 13-14). Or la question de l'oppression intersectionnelle émerge, parmi les militantes dès le début des années 1990, dans le discours de Besté par exemple, engagée à 18 ans. Rojen lui fait écho au sein de la G 3 et résume la problématique de façon limpide :

« À cette époque [1990-1994], il y a continuellement un conflit homme-femme, je veux dire que c'est un système, une pensée, "tu n'as pas de droits" affirme-t-il. "Tu es une femme." C'est le premier. Deuxièmement, "tu es Kurde", troisièmement, "tu ne vauds pas plus que les animaux". »

3.2 L'EMANCIPATION COMME OUVERTURE D'UN ESPACE D'OPPORTUNITES

« Rejoindre le parti était pour moi comme un pas vers la liberté. » (Medya)

Davantage que le paradigme de la libération des femmes, les motivations de ces dernières à travers chacune des générations rencontrées réside bien plutôt dans le souhait d'accéder à un autre modèle de vie que celui proposé par la société hétéro-patriarcale libérale (au sens économique). Cette aspiration à un autre modèle social, dont les termes ne sont pas toujours positivement définis, permet de saisir de façon compréhensive les motivations féminines tout au long de l'histoire du parti. Il s'agit, pour la G 1, de participer à une révolution sociale porteuse de davantage de justice et où toutes les formes de domination sociale seraient abolies. Une large part des femmes de la G 2 aspire à ne pas avoir la vie de leurs mères assignées aux tâches familiales et à la maisonnée. Cette raison demeure parmi la plus jeune génération⁴², bien qu'au sein de cette dernière les contours du modèle de vie auxquelles aspirent les femmes soient plus indéterminés. Le PKK est plutôt perçu par les femmes comme un espace de liberté au sein duquel elles pourront développer une vie « autre » que celle à laquelle elles sont

nationale, mais aussi une lutte d'individus et de libération sociale. Notre communauté, je le dis en tant que kurde et en tant que femme, est très diverse. Ce n'est pas seulement le cas pour la Turquie, mais aussi pour les quatre parties [du Kurdistan]. Les Kurdes ont été considérés comme des citoyens de seconde zone pendant un long moment, ils le sont toujours. Peut-être qu'il y a eu des changements grâce à la lutte du PKK, mais être considéré comme un citoyen de seconde zone, ne pas être un membre à part entière, ça a suscité une psychologie communautaire [*toplumsal psikoloji*] pour nous. D'abord ça et ensuite, en tant que femme, nous parlons d'un système patriarcal de 5 000 ans. C'est difficile en fait, cette violence, l'État, l'oppression, tout est lié à ça de toute manière, c'est lié à cette mentalité. Il y a un vrai problème concernant la liberté de la femme, si l'on parle de la femme dans notre communauté il y a 40 ans... Les Kurdes étaient déjà des citoyens de second rang et les femmes étaient au second rang parmi les citoyens de second rang ! Il y a un combat contre ça, les femmes ont de véritables problèmes de liberté, et *c'est l'une des raisons qui m'a poussée à m'engager*, parce que notre communauté a des problèmes concernant la femme, même en tant qu'individu. Peut-être que maintenant il y a des progrès, mais je pense que cette distinction est très grave, et qu'il s'agit d'une lutte légitime. Il y a un problème de croyance. Il y a beaucoup de choses qui concernent l'individualité et notre idéologie refuse l'individualisme. Cela concerne les particularités coexistant en harmonie, avec la liberté d'expression. Ce sont ces choses qui me semblent légitimes. » (Viyan, p. 12)

⁴² Voir pour la G 3, Berivan et Rojen. Berivan : « Peu importe ô combien ta famille est patriote, elle essaiera toujours de t'en empêcher par la pression. Étant donné que tu n'acceptes pas ça, tu es dans le système, tu combats à la fois l'ennemi et ta famille. Mais combattre avec la communauté nécessite aussi énormément de force et ça ne te suffit pas. Comme tu ne peux pas vivre comme tu le veux, tu es obligé de trouver une autre voie. Les rangs du PKK étaient, pour moi et dans ma quête, le lieu le plus proche pour changer la société et être vraiment utile à la communauté. »

assignées par la société patriarcale et capitaliste. Pour les hommes des deux premières générations, le PKK a constitué un « espoir » dans le contexte d'oppression de la Turquie des années 1970-1990. Cet espoir se décline, du côté féminin, comme une opportunité, un espace des possibles, y compris dans un contexte où le parti a pris l'option de la démilitarisation. Dès lors, c'est dans les termes de l'ouverture d'un espace d'opportunité que l'émancipation doit être envisagée (voir Olga⁴³). Celle-ci passe donc moins par le « féminisme martial » (Gayer, 2019) que par le fait de se risquer à faire un pas de côté eu égard à la trajectoire tracée pour les femmes dans une société capitaliste et patriarcale. L'intégration au sein du PKK représente donc un autre modèle de vie pour les femmes kurdes, au-delà même de la question de la libération du Kurdistan.

Par-delà l'objectif de la lutte (respectivement pour chacune des générations : une société sans classe, un Kurdistan indépendant, le communalisme libertaire), entrer dans le PKK revient à accéder à un autre modèle de vie qui ne s'épuise aucunement dans la guérilla ni par conséquent dans le féminisme martial (voir Guibet Lafaye, 2022b). Il s'agit de faire le choix d'une vie autre voire de privilégier un rêve contre un modèle de vie qui assigne à une place sociale vécue comme une aliénation mortifère par les intéressées⁴⁴. Les enquêtées le décrivent volontiers en termes axiologiques. Indépendamment de la rudesse des conditions de vie dans la montagne et de l'insécurité de la guérilla, la solidarité et la cohésion sociale du groupe, dans lequel les femmes trouvent une place à part entière et non subordonnée, sont mises en avant.

⁴³ Qui ne mentionne pourtant pas du tout la question des femmes dans les raisons de son engagement.

⁴⁴ Ce sont dans les propos de Bésé et de Medya que résonne de la façon la plus vive cette dichotomie entre choisir la vie *vs.* accepter une mort symbolique individuelle : « Je me suis engagée en 92, j'avais 13 ans. C'est le moment le plus important où vous pouvez façonner votre personnalité ; vous refusez une communauté et en rejoignez une autre ; les conditions et le statut de votre famille d'origine et les conditions dans lesquelles vous arrivez sont différents. Parce que peut-être que les conditions chez vous étaient plus confortables, mais d'un point de vue intellectuel, il n'y avait rien pour vous satisfaire. Je veux dire que dans la société, en tant que fille, soit vous vous mariez à 15 ans, soit vous n'avez pas d'autre option. La communauté que nous avons quittée est une communauté féodale. Pour une fille, aller dans les montagnes [c'est-à-dire rejoindre le PKK] est considéré comme une affaire d'honneur [*namus*]. Comment une fille peut-elle aller dans les montagnes, comment une fille peut-elle lutter ? Ce n'était pas considéré comme un acte de dignité à l'époque, parce que la communauté était ignorante. En 92, le PKK venait de se reconnecter à la société, donc ce n'était pas vu comme une fierté ; nos filles vont dans les montagnes, c'était vu comme une question d'honneur. En fait, c'était une décision contre cette mentalité. Je veux dire, vous rejetez la vie qui vous tue, qui vous pousse au suicide, vous choisissez la liberté. Parce que, pour une fille qui reste à la maison, le mariage la condamne à un foyer, c'est un suicide pour elle. Pour moi aussi, c'était vu comme un suicide. Bien sûr, toutes les filles ne le voient pas comme ça, il faut être une pionnière pour la société que l'on quitte. Par exemple, quand je suis partie, j'ai été la première fille à aller dans les montagnes de la région, puis de nombreuses filles m'ont rejointe. C'est donc une raison de réveiller la communauté. Je veux dire, les Kurdes sont niés, donc la première personne – en tant que fille – à faire le pas est très importante pour cette communauté. Peut-être que lorsqu'un garçon adhère, cela n'attire pas beaucoup les gens ; ce n'est pas significatif, mais l'adhésion d'une fille au mouvement pour la liberté était à la fois remarquable et considérée comme une honte. C'était une lutte lointaine et difficile, mais la société l'a acceptée. Aujourd'hui, par exemple, les familles considèrent comme une action honorable et sont fières du fait qu'un garçon ou une fille aille dans les montagnes et poursuive la lutte, parce qu'ils ont maintenant de la sagesse. À l'époque, nous ne savions rien, c'était caché, secret. Le PKK était comme ça aussi, parce qu'ils étaient considérés comme des terroristes. Il n'y avait pas la possibilité de lire un livre ou de se perfectionner. » Medya : « Why did you choose struggling? - Because it satisfies me; actually, community doesn't satisfy us, you mostly lose your personality in community; I couldn't find myself in our society. I had different quests. Maybe I was very young but there wasn't anything that satisfied me; there wasn't an environment that I could live in. I had contradictions. About rich and poor, about social classes, they were all contradictions for me. These all caused me to make my decision this way. » Voir aussi Yekta et Shilan.

Shilan, engagée en 1992 à 17 ans, souligne – au même titre que certains combattants – l’attrait pour un mode de vie fraternel où la camaraderie prévaut⁴⁵. Yekta, engagée au même âge mais une année plus tard, le résume simplement : « Ce qui m’a poussée à cet engagement, c’est surtout la relation de proximité entre camarades, sans souci de la différence d’âge, le fait que l’organisation accorde une grande valeur à l’humain et place la spiritualité au-dessus de tout. »⁴⁶ Les relations horizontales entre camarades, aussi bien masculins que féminins, orchestrent des rapports sans commune mesure avec les liens sociaux traditionnels. Elles ont un pouvoir d’attraction sur les recrues de chaque génération. En particulier pour la G 3, il s’agit, pour certains individus des deux sexes, de se détourner de l’individualisme qui prévaut dans les modes de vie urbains pour retrouver une vie communautaire, nourrie de valeurs qui ne sont plus celles de la société conservatrice, religieuse et hétéro-patriarcale.

La subjectivation politique se construit ainsi à travers l’élaboration d’un nouveau récit de soi et par l’inscription du « je » dans un rapport à un « nous » multiple (Guillemet, 2017, p. 66). Le récit rétrospectif de soi fait émerger une volonté d’autonomie et d’autodétermination, individuelle et collective. Il s’agit d’une double affirmation : d’abord celle d’un choix de vie, en *rupture* avec les normes et rôles de genre assignés aux femmes, puis une affirmation de soi, comme « partie prenante d’une identité politique collective, partisane » (Guillemet, 2017, p. 66). Revenant ainsi sur le sens de son engagement, Bésé, alévie entrée dans le parti en 1989 à 21 ans, le décrit comme la poursuite d’un rêve, d’un rêve de liberté :

« Mon but essentiel c’était de fonder une vie meilleure et libre. Y prendre part en tant que femme et de la même manière pour ceux qui m’entourent... Et la *kurdicité* vient après cela. C’est-à-dire que j’intègre la kurdicité et la lutte kurde mais que la vie reste au premier plan. La vie, l’attitude, rester debout en tant que femme, être capable de prendre ses propres décisions, de combattre, de résister contre les contraintes, cet aspect était pour moi prépondérant... C’est ce que je vais faire, je vais réussir, j’irai même si je suis seule, je serai préceuse sur ce sujet [...], l’*Önderlik* [Öcalan] était une aide énorme à cet égard. J’ai trouvé le terrain où je pouvais mettre en pratique mes rêves. Voilà c’est comme ça que j’y suis entrée... » (nous soulignons)⁴⁷.

Ce motif demeure présent chez les plus jeunes femmes (telles Alexia, confrontée en tant qu’alévie et que femme à nombre de difficultés dans la société turque⁴⁸). Se trouve posée, pour

⁴⁵ « Quand j’ai rejoint le mouvement, la camaraderie fondée par Apo au sein du PKK, le fait qu’on se sent chez soi partout dans l’organisation et qu’il n’y a pas de discrimination ont attiré mon attention. J’ai été beaucoup influencée par la différence du PKK, le lien de camaraderie, et je dois dire que c’est arrivé grâce au leader Apo [Önder Apo]. Le monde était en état de choc face au PKK. C’est l’approche fraternelle, c’est l’humanisme, l’effort de donner leur mot à dire aux femmes dans la société est particulièrement important. Par exemple les femmes n’avaient pas leur mot à dire à la maison. La femme était prisonnière des tâches ménagères, elle n’avait aucune influence excepté pour faire des enfants et préparer à manger. C’est pourquoi en particulier dans le mouvement des femmes... »

⁴⁶ Elle prend la décision de rejoindre la guérilla après une discussion avec des camarades femmes venues dans son village.

⁴⁷ Voir aussi Gentiane (G 3).

⁴⁸ « En rejoignant la lutte ici je voulais être libre, vraiment. Si vous me demandez la véritable raison, je veux être absolument maître de moi-même avec mes talents, mes accomplissements... Je dis ça très sincèrement. Les formules “être libre”, “liberté” sont très utilisées mais en réalité j’avais beaucoup de difficultés dans la société turque et les écoles sunnites. Pourquoi ? J’ai dû endurer beaucoup de choses pour grimper jusqu’au sommet dans ces écoles, j’ai traversé de nombreuses difficultés et ici je veux être libérée de ces choses. Je veux pouvoir vivre authentiquement, je veux faire ce en quoi je crois. Je veux vraiment être en mesure d’être pleinement moi-même et je le vois ici. Par exemple dans la vie de guérilla, la vie au PKK, je vois les choses comme ça en fait. La chose que je voulais faire le plus ici c’était de vivre en tant qu’individu, de décider comme je le veux, mon idéal c’est en tant qu’alévie, en

ces femmes, la question de savoir que faire de leur vie et de comment lui donner un sens. Elles doivent envisager un horizon qui ne soit pas celui tout tracé et assigné par la société dans laquelle elles sont nées. Le récit de soi atteste de la production d'une nouvelle identité, élaborée autour d'un projet émancipateur qui est loin de seulement concerner le Kurdistan mais dont la signification est aux antipodes d'une quête individualiste puisque le sujet politique se produit et se construit dans et par l'appartenance à un collectif politique. Le projet de réussite personnelle qui a pu être porté par certaines – et que l'on trouve aussi chez certains hommes – se trouve inversé et dépassé dans une forme normative d'altruisme revendiqué mais qui renoue partiellement avec les attentes traditionnelles portant sur les femmes⁴⁹. Enfin il convient de ne pas exclure les effets de contexte (répression des années 1990, arrestation d'Öcalan, absence d'opportunités politiques pour le peuple kurde) qui pèsent conjointement sur les trajectoires d'engagement (voir Dorronsoro et Grojean, 2009 ; Guibet Lafaye, 2022a).

Conclusion

L'investissement du paradigme de la libération des femmes participe, de la part du PKK, de la construction de l'organisation comme parti des femmes, c'est-à-dire de la production d'une image de soi visant à le rendre acceptable et légitime, alors même que dans la réalité de la vie quotidienne de la guérilla et des combats, en particulier durant les années 1990, la réalité des rapports de genre était différente. Ce processus de fabrication et de production d'image de soi du parti est d'autant plus perceptible que l'on interroge les motivations des combattantes et leur évolution au fil des générations engagées au sein du PKK.

Néanmoins les intéressées se sont emparées de ce dispositif stratégique du parti et ont fini par infléchir les rapports sociaux de sexe en son sein. Dès lors, cette inflexion n'est pas seulement le fait de l'imposition d'une idéologie dans un processus de haut en bas mais procède conjointement d'un phénomène d'*empowerment* de la part des combattantes et des cadres féminines du parti qui a permis une évolution des rapports entre les sexes. Cet *empowerment* et la conquête d'un nouveau statut social résultent d'un processus de constitution et d'institution de soi en sujets politiques. La formation des combattant.e.s au sein de la guérilla joue et a joué sur ce plan un rôle décisif. Cette production par le parti des combattantes comme sujets politiques a constitué une étape fondamentale, au cours de la G 2 notamment, puisque les femmes qui y entrent, en moyenne très jeunes sont très souvent étrangères à toute socialisation politique à la différence de celles de la G 1⁵⁰.

Du côté de la production idéologique du parti, la réélaboration stratégique initiée par le leader a développé la thèse d'une réciprocité entre libération de la femme et libération des Kurdes. L'étude microsociologique des motivations des combattantes suggère que la question

tant que femme socialiste, et je pense que je peux l'être ici et... Et je l'ai déjà fait, je suis une personne qui peut tout faire pour ça, qui peut être encore plus heureuse à force de le faire... Car *je n'ai pas pu être heureuse dans cet autre système*, j'ai fait tellement de choses, j'ai travaillé dur, mais je n'étais pas vraiment heureuse dans ce système. » Voir aussi Rojen.

⁴⁹ Celles-ci sont en effet prises dans une forme de contradiction : par le choix de la guérilla, elles échappent aux assignations de genre des sociétés traditionnelles pour les G 1 et G 2 surtout ainsi qu'aux écueils de l'individualisme moderne pour la G 3, conformément à la critique qu'en produit Öcalan (1992). Néanmoins la vie communautaire associée à la guérilla est souvent appréhendée par les enquêtés masculins comme un retour à un mode de vie authentique, associé à l'idée que les camarades féminines seraient vecteurs d'authenticité (cf. le discours sur l'authenticité des cadres masculins des G 1 et G 2).

⁵⁰ Cette « subjectivation politique » qui nourrit des expériences de construction de soi n'advient toutefois pas exclusivement du côté féminin mais elle est d'autant plus remarquable que les personnes concernées sont à distance de tout engagement politique antécédent.

de l'émancipation des femmes prend place, du point de vue féminin, dans une logique plus compréhensive. Une dissonance est donc notable entre les plans méso et microsociologiques. En particulier, les femmes de la G 2 ne poursuivaient pas la libération des femmes, lorsqu'elles sont entrées dans le PKK. De façon générale, il est difficile de différencier les motivations des femmes de celles des hommes dans cet engagement (voir Grojean, 2013 ; Guibet Lafaye et Tugrul, 2022), si ce n'est sur le point d'échapper à l'assignation aux rôles jugés traditionnels de la femme kurde. Bien que cette spécificité soit très relative, elle autorise la mobilisation d'une approche intersectionnelle dans l'analyse des trajectoires féminines vers le PKK. Cette méthodologie est également utile pour éviter un écueil de l'analyse qui consisterait à réduire les motivations des femmes à un engagement pour l'émancipation de leur sexe et qui reviendrait à assigner leur motivation à un mobile genré, alors qu'elles se battent – comme les hommes – pour la libération du Kurdistan et pour un idéal normatif (un monde plus juste). L'engagement des femmes au sein du PKK est donc irréductible à une motivation exclusivement féministe ou genrée.

Références

Çağlayan Handan, « From Kawa the Blacksmith to Ishtar the Goddess: Gender Constructions in Ideological-Political Discourses of the Kurdish Movement in post-1980 Turkey », *European Journal of Turkish Studies* [Online], 14 | 2012, Online since 18 January 2013, connection on 15 November 2020.

Dorlin Elsa, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, La Découverte, 2017.

Dorronsoro Gilles et Olivier Grojean, « Engagement militant et phénomènes de radicalisation chez les Kurdes de Turquie », *European Journal of Turkish Studies* [En ligne], mis en ligne le 4 août 2009, <http://ejts.revues.org/198>.

Flach A., *Jiyanekê din - ein anderes Leben. Zwei Jahre bei der kurdischen Frauenarmee*, Köln, Mesopotamien Verlag, 2003.

Flach A., *Frauen in der kurdischen Guerilla. Motivation, Identität und Geschlechterverhältnis in der Frauen Armee der PKK*, Köln, Pappy Rossa Verlag, 2007.

Gayer L., « Militariser les femmes. Doctrines, pratiques et critiques du féminisme martial en Asie du Sud », in Caroline Guibet Lafaye et Alexandra Frénod (dir.), *S'émanciper par les armes ? Sur la violence politique des femmes*, Paris, Presses de l'Inalco, 2019.

Grojean Olivier, « Théorie et construction des rapports de genre dans la guérilla kurde de Turquie », *Critique internationale*, vol. 60, n° 3, 2013, p. 21-35.

Grojean Olivier, « Penser l'engagement et la violence des combattantes kurdes : des femmes en armes au sein d'ordres partisans singuliers », in Caroline Guibet Lafaye et Alexandra Frénod (dir.), *S'émanciper par les armes ? Sur la violence politique des femmes*, Paris, Presses de l'Inalco, 2019, p. 143-160.

Guibet Lafaye Caroline, « Évolution générationnelle des facteurs de l'engagement au PKK », *Revue SociologieS* (AISLF), 2022a. [À paraître.]

Guibet Lafaye Caroline, « Le PKK, un parti vraiment féministe ? Virilisme combattant et féminisme martial », *Pôle Sud. Revue de science politique de l'Europe méridionale*, Montpellier, vol. 56, n° 1, 2022b, p. 97-116.

Guibet Lafaye Caroline et Barish Tugrul, « The PKK, a vector for the emancipation of kurdisch women in Turkey? », *Journal of Middle East Women's Studies*, 2022. [À paraître.]

Guillemet Sarah, « “S'organiser au maquis comme à la ville”. Les femmes kurdes au Comité des révolutionnaires du Kurdistan Iranien (Komala) et au Parti des Travailleurs du Kurdistan (PKK) », *Confluences Méditerranée*, n° 103, 2017, p. 65-79.

Hardt Michael et Antonio Negri, *Empire*, Paris, Exils, 2000.

- İmset, İsmet G. (1993) *PKK, Ayrılkçı Şiddetin 20 Yılı (1973-1992)*. Ankara: TDN.
- Jineoloji Akademisi, *Jineolojiye Giriş*, Aram, 2015, Diyarbakır.
- Öcalan Abdullah, *Kadın ve Aile Sorunu* (Ed. S. Erdem) (Woman and Family Question), Istanbul, Melsa Yayınları, 1992a.
- Öcalan Abdullah (*pseud.* Ali Fırat), *Kürdistan'da Kişilik Sorunu* (The question of personality in Kurdistan), Istanbul, Melsa Yayınları, 1992b.
- Öcalan Abdullah, *Kurdistan Report*, n° 18, Mai 1993, p. 22-26.
- Öcalan, Abdullah (1999), *Kürt Askı*. Istanbul: Aram.
- Öcalan, Abdullah (2001), *Kutsalı#ın ve Lanetin Şehri*. Istanbul: Mem yayınları.
- Öcalan Abdullah, *Libérer la vie : la révolution de la femme*, International Initiative Edition, 2014.
- PKK, *Kürdistan Devriminin Yolu – Manifesto* (Path towards the Kurdistan Revolution – Manifest), (6th Edition), Cologne, Weşanen Serxwebûn, 1993 [1978].
- Shahidian Hammed, « Women and Clandestine Politics in Iran, 1970-1985 », *Feminist Studies*, Feminist Studies, Inc., vol. 23, n° 1, Spring 1997, p. 7-42.
- Tronti M., *Ouvriers et capital*, Genève, éd. Entremonde, 2016 [1964].
- Yalcin-Heckmann L. et P. Van Gelder, « Das Bild der Kurdiinnen im Wandel des politischen Diskurses in der Türkei der 1990er Jahre - einige kritische Bemerkungen », in E. Savelsberg, S. Hajo et C. Borck (eds.), *Kurdische Frauen und das Bild der kurdischen Frau*, Münster, LIT Verlag, 2000, p. 77-104.
- Yüksel Metin, « The Encounter of Kurdish Women with Nationalism in Turkey », *Middle Eastern Studies*, vol. 42, n° 5, 2006, p. 777-802.

Annexes

ANNEXE 1

<i>Pseudonyme</i>	<i>Sexe</i>	<i>Âge</i>	<i>Cohorte</i>	<i>Années d'engagement</i>	<i>Âge d'entrée dans le parti</i>
Sarah	F	50	G 1	1989	23
Bese	F	48	G 1/G 2	1989	21
Soraya	F	49	G 2	1991	24
Dicle	F	46	G 2	1993	23
Mizgin	F	44	G 2	1993	21
Beste	F	43	G 2	1990	18
Shilan	F	42	G 2	1992	17
Çiçek	F	42	G 2	1992	16
Hayet	F	41	G 2	1991	14
Vickie	F	40	G 2	1990	13
Nujin	F	40	G 2	1992	12
Irène	F	40	G 2	-	-
Rewsen	F	40	G 2	1992	14
Sofiana	F	38	G 2	1993	15
Gentiane	F	38	G 3	2001	23
Yekta	F	37	G 2	1993	17
Medya	F	37	G 2	1992	13
Alexia	F	34	G 3	2003	21
Rojen	F	34	G 3	Début des 2000's	17
Victoria	F	34	G 3	2004	22
Olga	F	33	G 3	1999	16
Berivan	F	32	G 3	2013	28
Lilas	F	31	G 3	2005	20
Berbiheyv	F	-	G 3	2005	-

Coline	F	30	G 3	2009	23
Viyan	F	27	G 3	2009	19
Idra	F	23	G 3	2013	19
Primevère	F	22	G 3	2013	19

ANNEXE 2

Meddiyar : « *Quelle était la place de la femme au sein du parti lors de votre engagement ? Quelle évolution s'est produite ?* »

- C'est ce que j'ai dit auparavant. Quelle était la place de la femme ? Il y avait un engagement. C'est un processus intense au moment de notre engagement. Des centaines, des milliers s'engageaient tous les jours. Il n'y avait pas beaucoup de femmes qui suivaient les formations de l'organisation, qui étaient là depuis un long moment ou qui adoptaient très bien l'idéologie de l'*Önderlik*... Comme tu le sais, nous avons perdu la moitié des cadres [*kadro*] avec le 12 septembre. Le reste n'était pas suffisant. Le reste des cadres était en mesure de rester à certains endroits au centre et de développer l'idéologie aux endroits où ils se trouvaient. Pour les autres, il n'y avait pas beaucoup de gadgets techniques à l'époque, ils se trouvaient ici et là en fonction du parti. Quelque que soit le parti, cette décision est laissée à leur conscience [*sens* ?]. Ils ont pu agir à mesure qu'ils comprenaient le parti. C'est pourquoi la femme avait une position un peu au-dessus de la communauté mais pas complètement déconnectée de la communauté. Comme je l'ai dit, certaines camarades devaient couvrir leurs cheveux. Tu ne pouvais pas parler librement aux camarades femmes, elles étaient un peu séparées de nous. Pendant une manifestation, ils plaçaient deux camarades femmes dans un groupe entièrement composé d'hommes. Pourquoi ? Parce que les femmes ne peuvent pas combattre. Elles ont des difficultés pour agir et lutter dans le conflit. Elles étaient protégées. Ainsi ils se limitaient à protéger la femme plutôt que de la libérer et de lui faire confiance. C'est-à-dire qu'il faut protéger le faible et lui apporter du soutien. Du genre, laisse-moi faire leur travail, laisse-moi porter sa charge, elles doivent être soutenues. C'était un sentiment entre pitié et protection. Ce n'était pas l'approche du parti. Mais où nous étions, l'approche envers les femmes était celle-ci. Bien sûr l'engagement des femmes augmentait progressivement. Particulièrement en 91 et 92, des milliers de femmes se sont engagées. Cette situation causait un problème et une impasse. D'une part, il y avait le jugement standard de la communauté et une approche qui en découle, d'autre part, il y avait les valeurs culturelles du parti et sa propre approche. En fait, tu ne pouvais pas vivre selon la communauté ou le parti. De plus, il y avait l'influence des mouvements socialistes. La révolution, etc... Il y avait un groupe qui voulait suivre cette voie, un groupe voulait vivre comme un villageois ordinaire, et il y avait ceux qui voulaient vivre selon la culture du parti. La situation devenait de plus en plus difficile et il fallait une solution, une solution devait émerger. La situation est restée la même jusqu'en 1993. C'était stupéfiant. Il y avait beaucoup d'engagements. Auparavant, leur engagement n'était pas si élevé, sur 105 personnes qui s'engageaient, seulement 5 d'entre elles étaient des femmes. Mais cette fois-ci, près de 30, 40 % des nouveaux engagés étaient des femmes, il fallait résoudre cette situation mais d'autres problèmes allaient émerger. Les problèmes se multiplient lorsqu'il n'y a pas de solution, la situation amènera davantage de problèmes. C'est pourquoi plusieurs méthodes ont été utilisées. Des comités sur la liberté et l'égalité ont été fondés. Comment peut-on travailler ensemble ? Comment les camarades femmes peuvent-elles être séparées ? Finalement il y a eu le problème de l'*Önderlik* et la création d'une armée de femmes. Croyions-nous vraiment dans l'idée d'une armée de femmes ? C'était difficile. Est-ce que les camarades femmes peuvent vraiment faire ça ? Peuvent-elles se protéger et agir d'elles-mêmes ? Non seulement physiquement mais aussi intellectuellement. Parce que ta communauté dénigre la femme. Il y avait un déséquilibre de pouvoir entre les deux parties. S'il y a une volonté... La logique de

pitié et de protection... Peuvent-elles le faire ou non ? C'était comme ça en réalité. Jamais... D'accord les femmes kurdes ont rejoint plusieurs mouvements à Komale, à Kela Dimdime, il y a des racines historiques, la femme kurde a une histoire mais il n'y avait pas d'armée de résistance de femmes kurdes. C'est arrivé par l'intermédiaire du PKK. Par exemple Rinde Xan était à la tête des forces terrestres, il y avait Zahide à Kela Dimdime. Il y a des exemples de l'époque *Medler* [?]. Il y a Néfertiti, Dile Hepa, la déesse du temple des Hittites. Il y a une culture. Mais il n'y avait pas une incitation à transformer cela en une armée. Ça commence pour la première fois au PKK, forcément tu es sceptique. S'ils n'essayent pas, ceux qui ont souffert... Est-ce vraiment possible ? J'ai vu des camarades femmes poser des questions du style « peut-on le faire ? », « peut-on laisser les hommes ? ». Les deux côtés avaient des doutes, mais l'*Önderlik* insistait. L'insistance de l'*Önderlik* a poussé la lutte des femmes plus loin. Cela a bien sûr mis les femmes en confiance. Leurs expériences, les pratiques acquises, elles ont pris part aux actions, dans les directions. Elles ont acquis de l'expérience. Ainsi, elles ont commencé à bâtir leur propre armée, à mener plus loin leur propre libération. Mais bien sûr elles ont poussé le PKK, nous l'avons aussi fait, pas seulement elles. Ce n'était pas seulement une question de complexes des femmes, nous ne leur faisions pas confiance non plus. Nous avions des habitudes héritées de la société. Si nous en faisons la somme, il y avait de graves difficultés. »